



Blagues et supercheries

In memoriam François Caradec

« J'aime la Normandie et ses belles vaches »
Allais

Il y a dans la blague, la farce, la supercherie quelque chose qui dérange, non tant par leurs effets, le rire pour les spectateurs et la honte pour celui qui a été « refait », mais plus globalement dans ce qu'elles pourraient laisser sous-entendre : que le monde lui-même est une mystification, l'œuvre d'un démiurge ironique lassé, comme parfois l'écrivain peut l'être, de sa propre création. On sait que les plus grands humoristes sont aussi de grands mélancoliques et que leurs attentats contre le réel ne sont au bout du *conte* que la quête d'une rédemption impossible. Pour eux l'absurde est souvent une donnée, c'est-à-dire le monde privé de sens à l'exception de celui de l'humour.

La blague connaît son âge d'or au XIX^e siècle. Les raisons en sont sociales et économiques. Il s'agit d'abord d'en imposer et la blague (qui n'est pas seulement la plaisanterie) est pour M. de Maussion dans *Paris ou le Livre des cent-et-un* (1831) : « L'art de se présenter sous un jour favorable, de se faire valoir et d'exploiter pour cela les hommes et les choses » et de conclure : « on peut être à la rigueur homme de mérite et blagueur ». Mais cette vision, encore inscrite dans la sphère de la civilité et de la conversation, va se démocratiser et devenir avec Auguste Luchet un chapitre de ses *Mœurs d'aujourd'hui* en 1854. La blague y voisine avec le jeu, la pose, le chantage comme une des caractéristiques de la modernité, comme la réplique à un monde enflé comme un aérostat où règnent aussi l'arrivisme, le *puff* (« boniment »), la contrefaçon. Et alors que tous les lexicographes de l'époque traquent dans la langue latine, grecque, voire gaélique, l'étymologie du mot, Auguste Luchet y voit seulement le jabot du pélican dans lequel on avait coutume d'enfermer, pour une meilleure conservation, le tabac, et qu'une vessie de porc remplaçait le plus souvent à l'insu des chalands.

La blague, passion française comme dit Larousse, mais revue à l'heure de l'industrie, de la réclame, de la naissance d'un Second Empire qui singe le Premier, de l'escroc et du *gogo*. Tout devient blague, les nouvelles, la politique, ère du faux en proie à une

maladie : *faire prendre des vessies pour des lanternes*. « Aujourd'hui plus de don Juan, de commandeur, de donna Anna [...] mais Robert Macaire » dit le *Dictionnaire de la conversation*.

La blague est aussi la passion des artistes et des hommes de lettres héritant de la culture des ateliers une pratique de la charge qui, après avoir délibérément visé les certitudes bourgeoises, caractérise l'esprit bohème. « Ils sont tous orateurs, lâcheurs de phrases, de calembours, d'utopies, de fumée ! Chevaliers de la blague aussi – une bien jolie institution du XIX^e siècle ! » écrit Barbey d'Aurevilly. Inspirés, les Goncourt lui consacreront tout un chapitre dans *Manette Salomon* : « La Blague, – cette forme nouvelle de l'esprit français, [...] montée de l'atelier, aux lettres, au théâtre, à la société ; grandie dans la ruine des religions, des politiques, des systèmes, et dans l'ébranlement de la vieille société, dans l'indifférence des cervelles et des cœurs, devenus le *Credo* farce du scepticisme, la révolte parisienne de la désillusion, la formule légère et gamine du blasphème, la grande forme moderne, impie et charivarique, du doute universel et du pyrrhonisme national. »

La Blague nouveau dogme, déclinaison parodique du monde, va connaître au contact des humoristes anglo-saxons, de nouveaux développements. Le *fumeux* engendrant fumisme et zutisme, assomption même de la blague séditeuse et du *nonsense*, trait d'union entre Baudelaire, Flaubert... et la génération des Sapeck et Allais qui inventent « la vie drôle ».

L'écrit n'a pas échappé à ce mouvement, qui peut compter dans sa parentèle Rabelais, « Homère bouffon » et une cohorte d'écrivains ayant essaimé dans les catalogues des œuvres orphelines, des faux, des auteurs supposés. L'esprit de la satire organise cette conspiration, relayée au XIX^e siècle par la passion de l'excentricité, par un goût pour les livres hétérodoxes et les écrivains que l'on nomme hétéroclites.

En 1847, Joseph-Marie Quérard débute la publication des *Supercheries littéraires dévoilées* : l'ouvrage recense apocryphes, parodistes, auteurs déguisés, plagiaires. J.-M. Quérard y inventorie une bibliothèque oblique usant du cryptonyme et du pastiche pour combattre ou amuser. De la farce à la blague, des mystifications qui ont réjoui les salons du XVIII^e siècle et le Quartier latin jusqu'à, plus tard, Montmartre et Montparnasse, c'est toute une tradition qui pollinise. Reste que ces marges de la bibliothèque ont encore beaucoup à dire – en témoigne l'intérêt renouvelé pour le pastiche, la parodie, les fous littéraires.

Ce ne sont donc que quelques-uns de ces objets parmi des milliers possibles que ce numéro se propose d'explorer à travers littérature, musique ou histoire de l'art. Maxime Préaud fait revivre une estampe scatologique de Jean Lepautre (XVII^e siècle) ; Cécile Reynaud commente une supercherie ourdie par Hector Berlioz ; Raymond-Josué Seckel enquête sur la figure du mystificateur Paul Masson, *alias* Lemice-Terrieux, et sur son *mystérieux* séjour à la Bibliothèque nationale à la fin du XIX^e siècle. Alors que François Caradec vient de disparaître, Éric Dussert raconte l'histoire de la publication de l'*Encyclopédie des farces et attrapes et des mystifications* que l'écrivain a dirigée avec Noël Arnaud ; enfin Daniel Sangsue, auteur de nombreuses études sur ces thématiques, s'interroge sur la fonction parodique en rapport avec la blague et la supercherie.

Jean-Didier Wagneur